

«Le français n'a presque rien de gaulois»

Xavier North, commissaire principal du parcours permanent de la Cité internationale de la langue française de Villers-Cotterêts, inaugurée en octobre dernier, retrace l'évolution de notre langue, influencée par de multiples idiomes – et pas toujours ceux que l'on croit –, mais aussi par les différences marquées entre l'écrit et l'oral.

HISTORIA – Quelle langue les peuples de Gaule parlaient-ils avant l'émergence de ce qui deviendra le français?

Xavier North – Le gaulois, une langue indo-européenne. Les traces qui en restent dans le français actuel, peu nombreuses, ont été identifiées tardivement, au ^{XX}^e siècle. On dénombre aujourd'hui, dans notre langue, environ 170 mots d'origine gauloise, notamment des termes liés à la nature, aux animaux, à la végétation – les termes «bouleau» ou «chêne» en font partie. Cela renvoie à tout un paysage couvert de forêts.

De quelle manière le gaulois a-t-il rencontré le latin?

La rencontre entre ces deux langues est liée à l'expansion de la République romaine. Un phénomène intéressant est alors identifiable: les Gaulois qui se romanisent tendent à utiliser un mot gaulois lorsqu'ils parlent de leur environnement immédiat, mais privilégient peu à peu un mot latin pour ce qui touche au négoce. Voyez par exemple la différence entre les mots «ruche» – terme d'origine gauloise – et «miel» – terme latin. D'une certaine manière, c'est un phénomène que l'on retrouve de nos jours avec l'anglais, souvent utilisé dans le commerce, en lien avec les nouveaux produits. À bien des égards, la pression de l'anglais est analogue à celle du latin à l'époque.



MORGAN GHEERAERT - PICARDE LA GAZETTE

“Après quatre siècles de bilinguisme entre le francique et le gallo-roman, c'est ce dernier qui finit par l'emporter”

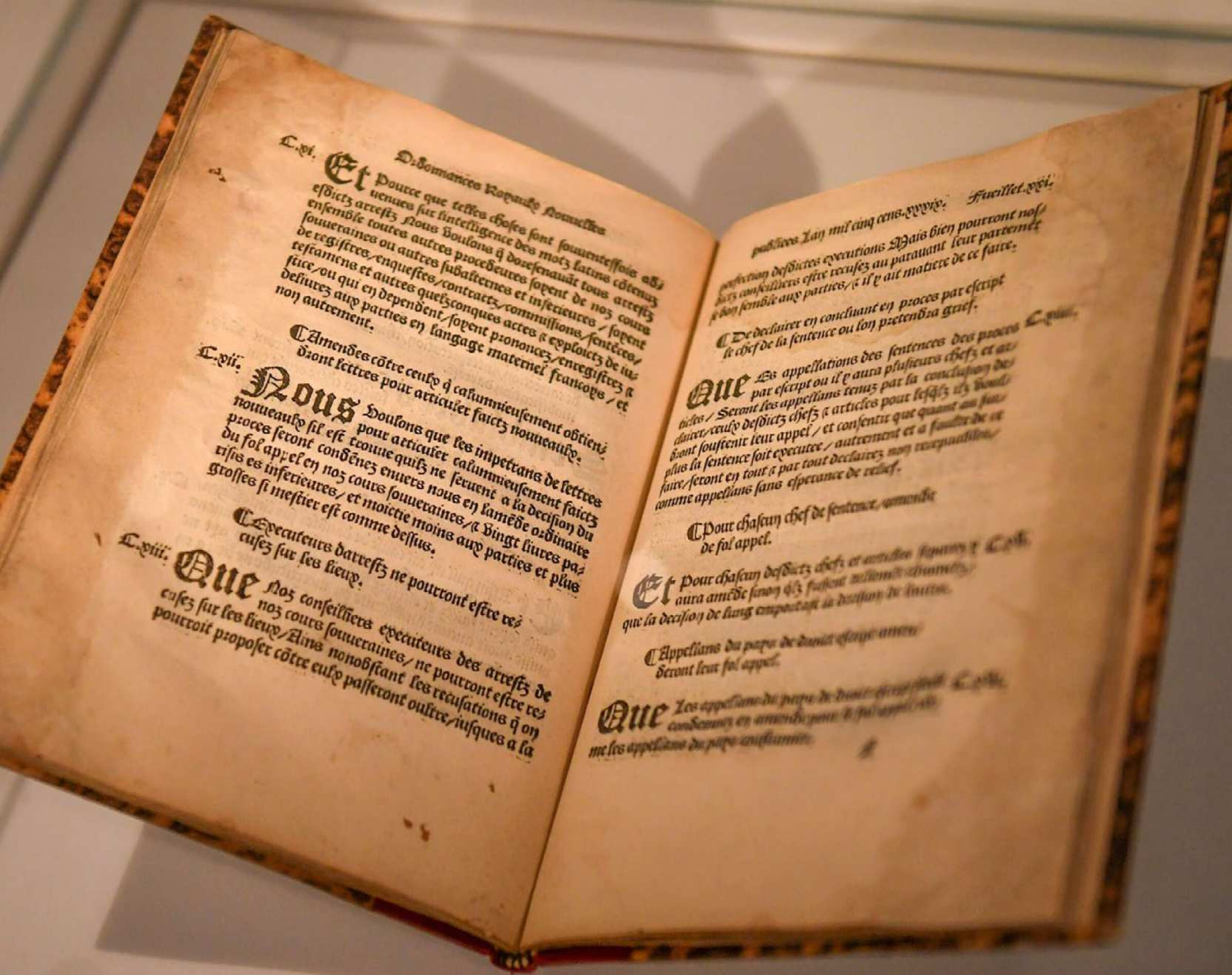
Est-ce que, dès cette rencontre, un gallo-roman se développe?

Les Romains ne se sont pas imposés en Gaule en une seule étape. D'abord, au ^{II}^e siècle av. J.-C., il y a eu la conquête de la Narbonnaise – c'est-à-dire une vaste région autour de la côte méditerranéenne. Puis César s'est emparé du reste des Gaules entre – 58 et – 52. Schématiquement, la première vague donnera la langue d'oc, au sud, et la seconde aboutira à la langue d'oïl, au nord, deux familles de dia-

lectes qui resteront distinctes au fil des siècles. Une autre idée est importante: le gallo-roman puise moins dans le latin classique que dans un latin vulgaire, parlé au quotidien par les marchands ou par les soldats. Quand on dit que le français est fils du latin, on fait l'économie de cet intermédiaire essentiel, qui s'est installé progressivement aux dépens du gaulois, au terme d'une coexistence marquée par des échanges et des altérations.

Le français est parfois qualifié de «créole du latin». Cela vous semble-t-il juste?

C'est une expression consacrée, mais, à mon sens, abusive. Les langues créoles sont des phénomènes extrêmement singuliers, qu'il est intéressant, justement, de comparer au français. Celui-ci s'est constitué par une maturation très lente, liée à des apports de populations successives, au fil du millénaire et demi qui sépare le latin vulgaire du français moderne. Les créoles, quant à eux, apparaissent dans un laps de temps particulièrement court, à deux conditions essentielles: d'une part, un rapport de domination radicale – traduit par l'esclavage – et, d'autre part, la présence de différentes populations qui, ne se comprenant pas entre elles, volent des mots à la langue qui les environne, mais en continuant d'utiliser des syntaxes africaines.



Version originale Les articles 110 et 111 de l'ordonnance de Villers-Cotterêts (ci-dessus), signée par François I^{er}, imposent le français dans les documents officiels. C'est le plus ancien texte de loi encore en vigueur en France. Cité internationale de la langue française.

Dans la société à la charnière de l'Antiquité et du Moyen Âge, le bilinguisme a-t-il fait de la résistance?

Les élites basculent peu à peu vers le latin, parce qu'il donne accès à la citoyenneté romaine, mais le gallois se maintiendra longtemps. Un texte nous apprend qu'au V^e siècle des princes arvernes viennent tout juste d'apprendre le latin. Or on arrive déjà à l'époque de Clovis... Un acteur clé s'impose alors: les Francs, qui parlent le francique, une langue germanique.

Pendant plus de quatre siècles, un nouveau bilinguisme se met en place entre cette langue et le gallo-roman. C'est ce dernier qui finit par l'empor-

ter, sous la forme du protofrançais, non sans s'être laissé altérer. Il le sera aussi un peu plus tard par l'immersion du normand. Les noms en «ec», comme «Houellebecq», en sont un témoignage.

Est-ce que le protofrançais s'impose dans une classe sociale exclusive?

Là encore, la comparaison avec l'anglais est intéressante: la langue se développe dans un premier temps parmi les élites économiques et politiques, puis, par capillarité, dans l'ensemble de la population. Quant aux religieux lettrés, ils n'en restent pas au seul latin. Comme l'a relevé Michel Zink, «le clerc est passé à la langue vulgaire comme l'Église est passée aux barbares».

À quel moment prend-on conscience que le protofrançais devient une langue autonome?

Vers les VIII^e-IX^e siècles, on s'aperçoit que si l'on parle latin, on n'est plus compris des populations qui, au quotidien, pratiquent une langue vulgaire en évolution continue, avec de grandes différences régionales. Au sein de ce qu'on peut désigner comme une «romania», ensemble géographique où le latin s'était imposé, des langues autonomes se sont formées. Au concile de Tours, en 813, à la fin du règne de Charlemagne, les homélies doivent être traduites en langue vulgaire, sans quoi, dans les églises, les populations ne peuvent pas en saisir le sens. C'est un signe clair. • • •

... Pourquoi les serments de Strasbourg, en 842, sont-ils généralement retenus comme une date clé?

Les serments de Strasbourg sont liés aux rivalités qui existent entre les petits-fils de Charlemagne [quant au partage de l'Empire carolingien]. En résumé, Charles le Chauve et Louis le Germanique se prêtent serment de secours mutuel contre leur aîné, Lothaire. Ils le font de manière croisée, en s'adressant dans la langue de l'autre et de ses soutiens: Louis formule son engagement en roman et Charles dans un parler germanique, le tudesque. Cette démarche est nécessaire pour qu'ils soient compris de ceux qu'ils veulent convaincre. La langue, ici, est liée à un enjeu de pouvoir. La transcription de ces serments constitue la première trace écrite du proto-français. Elle ne marque pas, comme on le dit parfois, sa naissance; c'est plutôt une attestation de son existence et de son importance.

“ Si Charles le Chauve nous parlait aujourd'hui, on percevrait une étrange familiarité, quelque chose d'un peu primitif, de rustique [...] avec des sonorités assez rudes, des «r» roulés ”

Si Charles le Chauve nous parlait aujourd'hui, est-ce qu'on le comprendrait?

On percevrait une étrange familiarité, quelque chose d'un peu primitif, si l'on peut dire, de rustique – cette langue est d'ailleurs appelée *lingua romana rustica*. Les sonorités nous paraîtraient assez rudes avec des «r» roulés et une palatalisation, c'est-à-dire des sons placés plus dans l'arrière du palais, comme le «l». C'est ce qui explique par exemple que le mot «chevals» ait évolué en «chevaux», puis «chevaux».

Pourquoi cette langue connaît-elle un rayonnement si important dans les siècles qui suivent?

Longtemps, la *lingua romana rustica* est une langue vulgaire, utilisée par la foule. Elle se borne pour l'essentiel à l'oralité, contrairement au latin, utilisé par ceux qui, dans la société, sont alphabétisés: les clercs. Or, même eux, avant d'embrasser leur vocation, sont nés dans des familles où l'on pratiquait le parler vulgaire. De temps à autre, ils vont se mettre à employer la langue rustique à l'écrit. Leur imagination poé-

À Villers-Cotterêts, notre langue à voir et à entendre

À la Cité internationale de la langue française, inaugurée le 30 octobre dernier à Villers-Cotterêts (Aisne), Xavier North a piloté la conception scientifique du parcours de visite permanent consacré à la découverte de ce patrimoine vivant. Il s'agissait de mettre la langue « en scène »:

« La demande du Centre des monuments nationaux était de donner à voir et à entendre le français dans la diversité de ses expressions. L'enjeu, pour nous, a donc été de trouver comment exposer cette langue dans sa singularité. Cela impliquait d'essayer de regarder le français de l'extérieur, comme un écho à la fameuse phrase de Roland Barthes: “J'ai une maladie, je vois le langage.” Le français est un objet de savoir, mais il est aussi

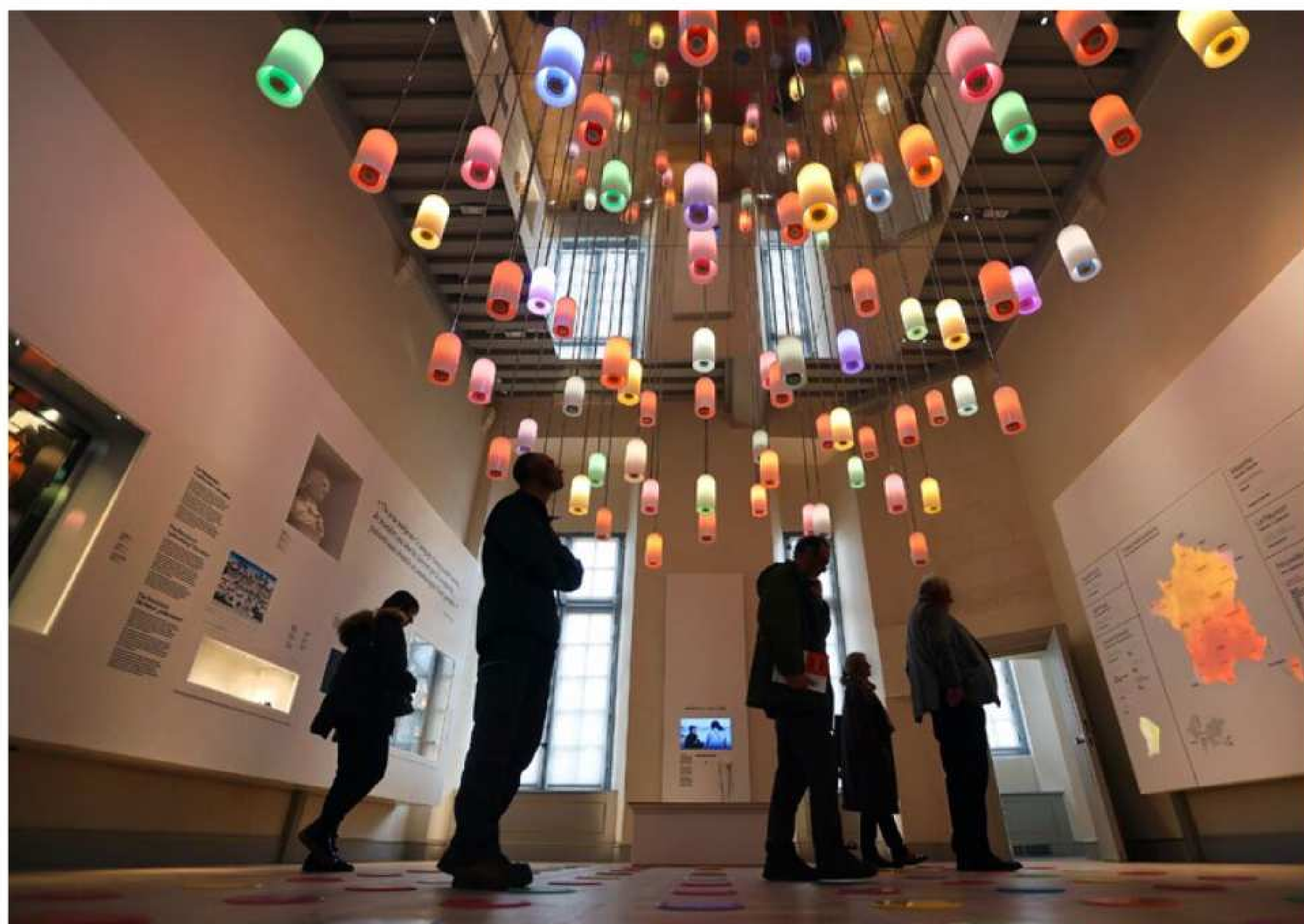


Renaissance Ce château du XVI^e devient l'écrit de notre langue.

inséparable des hommes et des femmes qui l'ont parlé, le parlent et le parleront. La langue est un révélateur: toutes les tensions politiques, économiques et culturelles s'y inscrivent. En faisant l'histoire du français, on retrace l'histoire de populations entières. Plusieurs optiques se sont très vite imposées pour structurer le parcours permanent. Il fallait d'abord

aborder le français dans son “système”, dans la réalité de son fonctionnement, ce qui s'est traduit par la séquence “Une invention continue”, centrée sur ses évolutions, du gallo-roman à ses utilisations d'aujourd'hui, comme le verlan. La dimension politique du français – car toute langue est politique – est devenue la séquence “Une affaire d'État”, centrée sur la place donnée à la langue

dans la société et sur ses statuts successifs. Enfin, une troisième séquence est venue compléter les deux autres, et le parcours commence par celle-ci: le français comme “langue monde”, avec l'histoire de sa diffusion et de ses modes d'expression. Les scénographes ont ensuite joué un rôle essentiel, en proposant de nombreux outils interactifs, numériques et audiovisuels, tout comme les médiateurs des monuments nationaux, qui sont intervenus pour prendre en compte l'attente du public. Avec eux, nous avons recherché des dispositifs porteurs de sens, mais qui doivent pouvoir parler à tous les publics, y compris jeunes. Il fallait que cela soit à la fois savant et ludique, en laissant au visiteur son autonomie de réflexion. »



FRED MARVAUX/REA

Tour de Babel 72 langues régionales officiellement reconnues cohabitent avec le français, seule langue officielle de l'Hexagone. À Villers-Cotterêts, les luminaires sonores diffusent tour à tour un patois, tandis que sur la carte s'affiche sa position.

tique va d'ailleurs entraîner la création d'une première littérature en proto-français, en plus de traductions du latin vers le vulgaire. Les chansons de geste, les romans courtois vont ensuite se répandre et exercer une forte influence culturelle aux XII^e et XIII^e siècles, parmi les élites. Cependant, le latin n'est pas abandonné. Il demeure, pour les lettrés, un modèle et une référence vivante, et sera pratiqué abondamment jusque tard à l'Époque moderne. Dans l'administration et dans les cours de justice, il ne sera chassé qu'avec l'ordonnance de Villers-Cotterêts, en 1539 – ce qui se concrétise en à peine quelques semaines ! Mais cela ne marque pas l'éclipse définitive du latin, qui garde une vitalité et exercera longtemps une grande influence sur la littérature et sur l'évolution du français, par tout un jeu d'échanges et d'enrichissements.

Quelle œuvre peut être identifiée comme la première grande création littéraire en français ?

On cite souvent *La Chanson de Roland*, qui date du XI^e siècle. Chrétien de Troyes, au siècle suivant, avec ses œuvres autour de Lancelot ou Perceval, puise dans un fonds qui préexiste, lié à la culture celtique.

D'une manière plus personnelle, vous qui avez beaucoup travaillé sur la langue française, comment la qualifieriez-vous ?

D'abord comme une langue de désir. Pour moi, sa beauté a quelque chose d'inaccessible. Peut-être parce qu'elle est très codée et qu'on ne la parle jamais assez bien ; on n'est jamais à sa hauteur. C'est ce qui la lie à cette notion de désir. D'ailleurs, ce qu'il y a de plus beau en français, ce sont des textes d'amour, de Racine à Aragon.

D'un point de vue moins subjectif, le français me paraît également être un élément de citoyenneté, c'est vraiment notre socle commun. Je le dis souvent : de tous les liens que nouent les hommes au sein de la cité, le lien de la langue est le plus fort, parce que c'est lui qui fonde véritablement le sentiment d'appartenance à une communauté.

Enfin, quel est votre mot préféré en français ?

Spontanément, je dirais « caravelle ». Pour moi, ce mot renvoie à un ailleurs : c'est à la fois un bateau, un bel avion et un beau mot féminin avec ce « elle » final... 

PROPOS RECUEILLIS PAR ÉRIC PINCAS ET PIERRE-LOUIS LENSEL

Des noms d'oiseaux pas très catholiques

Au début du IX^e siècle, un clerc de la cathédrale de Sens rassemble un recueil de lettres modèles pour toutes les occasions. Avec un louable souci d'exhaustivité, il décide d'intégrer à sa collection quelques textes anciens... pour remplir la section consacrée aux messages d'insultes ! Vers 664-666, les évêques Importunus de Paris et Chrodoberth de Tours — lui-même ancien Parisien — s'étaient échangé des injures par voie épistolaire ; ce dossier nous serait inconnu sans le *Formulaire de Sens*. Or cette correspondance ne manque pas d'attrait : Importunus accuse son collègue d'avoir débauché les moniales de son diocèse ; l'autre lui répond d'aller se faire châtrer. Le ton monte rapidement : « Tu pues des dents ! », « Tu es menteur comme un Irlandais ! », « Tu ne ressembles pas à ton père ; à vrai dire, tu ne ressembles même pas à ta mère ! ». Si les deux évêques écrivent en latin, la structure de leurs phrases se rapproche déjà de celle de la langue française. Les voyelles finales s'affaiblissent, annonçant notre usage du « e » final ; le neutre disparaît, chaque mot devant être soit masculin, soit féminin. L'énervement aidant, les deux adversaires utilisent des mots tirés du langage parlé : *bella* pour « belle », *rendis* pour « tu rends » et même *longue caud* pour désigner le sexe masculin ! Si la langue française apparut au IX^e siècle avec les serments de Strasbourg ou avec la délicate *Cantilène de sainte Eulalie*, on en devine les premières traces, un siècle et demi plus tôt, chez ces deux Parisiens mal embouchés.

Bruno Dumézil